Études critiques : l'énergie universelle

Autor(en): **La Harpe, Jean de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **10 (1922)**

Heft 44

PDF erstellt am: **03.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-380052

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'ÉNERGIE UNIVERSELLE

Charles DUTOIT. *L'énergie universelle.* Préface de Ph. Bridel. Paris, Alcan, 1921.

L'auteur de cet opuscule distingué n'était pas un philosophe de profession — si tant est que le mot de profession ait rien à voir en ces matières — mais il l'était par goût et par vocation; pour tout ce qui concerne les circonstances de la vie et de la publication des manuscrits de notre auteur, nous renvoyons le lecteur à l'excellente préface dont M. le professeur Philippe Bridel a honoré ce petit volume. L'auteur a échappé au dilettantisme auquel certains pourraient s'attendre de la part d'un écrivain qui ne consacra que ses loisirs à la philosophie; c'est au contraire une œuvre concise, vigoureusement pensée, nourriture solide pour l'esprit qu'il excite à la réflexion. On n'y sent ni les hésitations, ni les fluctuations d'une pensée jeune, mais bien l'œuvre précise et ferme d'une raison arrivée à maturité, consciente de ses forces, maîtresse d'elle-même. Le meilleur hommage que nous puissions rendre à la mémoire de Dutoit, est l'intérêt passionné que nous avons éprouvé à la lecture d'un ouvrage auquel nous ne reprochons qu'une chose, sa brièveté. Puisse sa famille publier d'autres manuscrits du défunt.

La philosophie est pour Dutoit, à juste titre nous semble-t-il, la « poursuite de l'unité du monde » : s'élevant de généralisations en généralisations suivant la méthode dialectique, le philosophe s'efforce de réduire la multiplicité des faits, des lois et des valeurs à l'unité de la pensée au moyen de quelque principe fondamental. Or, partant de la *théorie électronique de la matière* — que nous supposons connue dans ses grandes lignes — notre auteur ramène les atomes et les électrons eux-mêmes à des centres de force ou d'énergie. « A la lumière de cette con-

ception nouvelle, l'atome est devenu un *nœud d'énergie* », écrit-il (p. 5). L'intérêt spécial que présente sa conception réside dans la manière dont il conçoit la notion d'énergie : « Il ne servira de rien, écrit-il, d'avoir ramené toutes manifestations existantes et possibles à la notion d'énergie tant qu'on n'aura pas approché tout au moins le sens de cette notion. Et les conditions de cette approche différent suivant que celle-ci s'entreprendra ou non en rapport avec la théorie atomique » (p. 8). A l'énergétisme qualitatif d'Ostwald, il préfère avec raison la conception atomique de l'énergie, qui semble plus conforme que l'autre aux exigences de la physique mathématique. Partant de ce principe, Dutoit s'efforce de prouver que la « science physique consacre l'énergie comme la condition suffisante et nécessaire du phénomène » (p. 27) ; ensuite il recherche les manifestations de l'énergie dans les sciences physiques et biologiques ; il étend même cette notion à la psychologie, car, écrit-il, « par définition le phénomène psychique est phénomène d'énergie » (p. 11).

Mais au point où nous sommes le problème de l'énergie est plutôt posé que résolu : en effet celle-ci ne se manifeste que dans et par le *mouvement*, car, en dernière analyse, la science n'étudie que des mouvements : les astres dans le ciel, le sang dans les veines et l'effort par exemple, tout est mouvement. « Par suite, écrit-il, nous l'apercevons (l'énergie), nous la déclarons mais nous ne la captons pas. Nous possédons un composé de l'énergie, non l'énergie » (p. 42). En effet le mouvement la dissimule sous le voile de la spatialité ; c'est au concept d'étendue par conséquent qu'il s'attaquera pour en surprendre l'essence même. Dans son chapitre consacré à l'espace, Dutoit s'efforce de ramener l'espace à l'énergie, la notion d'extension à celle d'intensité ; ne pouvant entrer dans l'exposé de cette réduction subtile et délicate, bornons-nous à la conclusion qu'il donne : « L'activité sensorielle procède d'excitations intensives, susceptibles d'applications numériques, et accusant sans plus d'intermédiaire l'action efficiente de l'énergie » (p. 66).

Reste le domaine de l'intuition et de la qualité : notre auteur le ramène à l'énergie en affirmant que la qualité est « en réalité de formation secondaire, quoique organique, puisqu'avant elle. agit l'intensité » (p. 84).

La morale elle-même, relevant des notions de contrainte, d'effort et d'obligation, n'est pas irréductible à la conception énergétique.

En un mot et pour conclure l'énergie se manifeste sous cent formes diverses : cinétique, électromagnétique, chimique, psychique, morale, etc..., mais partout la diversité de ses manifestations sous-entend un fond commun : « Il se confirme, écrit-il, que cette diversité manque de réalité objective. Ainsi s'écarte le dernier scrupule qui faisait douter de la simplicité de l'énergie» (p. 94).

*
* *

Dans les brèves remarques qui vont suivre, nous nous proposons de discuter les points essentiels de la pensée de Dutoit, négligeant tout ce qui n'en constitue pas l'un des aspects fondamentaux.

Incontestablement Dutoit a saisi l'importance du concept d'énergie et compris ce qu'il a de fondamental ; les récents progrès de la physique loin d'infirmer l'essentiel de ses vues en sont une confirmation, partielle en tout cas. Cependant en présence de la dualité entre l'énergie et la matière, la force et son support, on peut tenter deux réductions opposées : la première consiste à ramener la matière à l'énergie, ou à *dématérialiser la matière*, mais elle pose le problème qui semble insoluble, de l'action du pondérable sur l'impondérable; la seconde consiste à *matérialiser l'énergie* et à la doter des attributs de la matière ; l'énergie d'impondérable devient pondérable. Dans la première, la notion de l'éther diélectrique de Faraday et Maxwell joue le rôle central; dans la seconde, on substitue à l'éther la notion de champs de pesanteur et de gravitation superposés les uns aux autres. L'expérience semble confirmer la seconde aux dépens de la première, mais la matérialisation de l'énergie est une nouveauté et Dutoit semble se rallier à l'autre qui, de son temps, était acceptée par la grande majorité des physiciens : « Très vraisemblablement, écrit-il, la matière tire de l'éther la totalité des énergies dont elle est faite et que d'ailleurs elle lui restitue à l'occasion » (p. 47). La matérialisation de l'énergie semble présenter plus de cohérence logique et

mathématique, mieux expliquer les faits empiriques, et a par conséquent bien des chances de l'emporter sur sa rivale ; et cela d'autant plus que le physicien délaissera volontiers la notion obscure et contradictoire d'éther, dès qu'il trouvera une hypothèse plus solide ; en effet des hypothèses aussi incertaines que celles de l'éther en physique et de la subconscience en psychologie seront vite abandonnées au profit d'autres, dès que l'occasion s'en présentera. Ainsi, si l'unité peut se faire au moyen du concept électronique de l'énergie, cela ne sera probablement pas de la manière supposée par Dutoit.

Si de l'aspect scientifique du problème nous passons à son aspect philosophique, des difficultés assez importantes surgissent de la solution même qu'il préconise. « De synthèse vraie, écrit notre auteur, il n'a pu s'en élever que du sein de la conception panthéiste, ce qui équivaut à énoncer une chose sous deux noms » (p. 5). Il croit en effet résoudre le dualisme entre l'idée et le fait, l'esprit et la matière, sans « sacrifier l'une des moitiés en faveur de l'autre » (p. 6). Alors qu'il se montre prudent dans la tractation du problème physique de l'énergie, il en définit l'aspect psychique de manière contestable. « Par définition, écrit-il, le phénomène psychique est phénomène d'énergie » (p. 11): Or il postule ce qu'il devrait légitimer, car en bonne méthode, on ne postule que ce qui est indémontrable, bien que nécessaire à la déduction ; or il s'agirait précisément de prouver que le phénomène psychique est phénomène d'énergie. Cela posé, Dutoit rapproche les deux énergies comme suit : « Les modalités de l'activité cérébrale et les modalités de l'activité consciente réalisent un même fait sous deux aspects différents » (p. 13). La formule qu'il propose est donc celle du *parallélisme psychophysique*. Or il est fort douteux, voire même tout à fait incertain, que les phénomènes physiologiques et les phénomènes psychiques se correspondent à la manière de deux lignes parallèles ; bien au contraire ce sont plutôt deux courbes tantôt convergentes, tantôt divergentes et leur correspondance n'est pas de l'ordre imaginé par les créateurs du parallélisme : on sait aujourd'hui qu'en règle générale le même excitant physique ne produit pas les mêmes réactions psychologiques ; la notion très complexe d'interdépendance vient encore compliquer le problème et remettre en question toute l'ancienne théorie psycho-physiologique.

Mais il faut aller plus loin encore, car l'hypothèse, contraire aux faits de plus en plus nombreux qui s'accumulent contre elle depuis quelques années, manque de cohérence logique. Au fond de la réduction du psychique à l'énergie gît un paralogisme grave. En effet la notion d'énergie est un produit de notre réflexion ; ce n'est pas une donnée immédiate comme le « cogito » mais une construction très complexe de notre esprit ; par conséquent en expliquant le psychique par l'énergie, on explique l'esprit par un produit de son activité. Admettant implicitement un lien de cause à effet entre l'esprit et une notion particulière, on invertit le rapport en échangeant symétriquement les termes. On tombe par conséquent dans une contradiction.

On peut présenter la chose sous une autre forme plus métaphysique ; cette théorie est le produit d'une confusion entre deux points de vue irréductibles : le réalisme qui considère la cause comme transcendante à l'effet et l'idéalisme critique qui établit entre les deux un rapport d'immanence. En effet l'énergie ne peut expliquer le psychique que si l'on substantialise et isole auparavant la cause-énergie de l'effet-psychique (réalisme) ; d'autre part la cause-esprit produit l'effet-énergie, mais cette fois les deux éléments sont sur un même plan d'immanence réciproque (idéalisme).

Plus on fouille la question, plus on serre le problème de près, plus aussi toutes les solutions qui, à la manière de celle de Dutoit, ne posent pas la pensée avant tout le reste mais la subordonnent à un concept issu d'elle, manifestent des incohérences et ne peuvent échapper au paralogisme cité plus haut. On peut sans doute admettre que le cerveau « représente purement et simplement une organisation d'énergies » (p. 35) ; mais le passage de l'excitation cérébrale à la donnée psychologique, la prétendue transmutation des ondes nerveuses en sensations n'a aucun sens précis ; ce n'est pas résoudre le problème psycho-physiologique, mais proposer une solution purement verbale. En fait, croyant sauver les deux termes en présence, l'esprit et la matière, Dutoit tombe dans une alternative, presque un dilemme : ou l'unité postulée est verbale, l'énergie n'étant qu'un mot lorsqu'il s'agit du phénomène psychologique ; ou l'on retombe dans un matérialisme renouvelé et élargi, si l'on veut conserver à la notion d'énergie l'acception relative-

ment précise qu'elle a prise en physique et dans la thermodynamique. En un mot, l'unité se fait aux dépens de l'esprit, si elle veut être réelle ou, si l'on se contente d'assimiler sans autre l'esprit à de l'énergie, elle est purement verbale.

Abordons enfin un troisième et dernier point : la réduction énergétique de l'espace. Le mouvement étant la manifestation par excellence de l'énergie, « l'énergie pure continue d'échapper à nos prises, sous le mirage de la spatialité » (p. 48). Invoquant le fait « que nos perceptions visuelles se développent non en surfaces, mais en séries » (p. 53), il en conclut que l'étendue est postérieure à ce phénomène de déroulement en séries. Nous sommes prêts à admettre que l'espace à trois dimensions de la géométrie euclidienne et de la cinématique, est une construction de l'esprit humain, mais nous croyons que la vague notion d'extension qui caractérise l'espace de ses formes embryonnaires à ses formes les plus évoluées, se trouve déjà dans le déroulement en séries, que l'idée même d'espace ne peut se construire qu'à la condition d'être sous-jacente à la perception même la plus primitive. En fait nous construisons l'espace géométrique et physique à l'aide de matériaux très divers, nous parvenons même à concevoir, sinon à imaginer, des espaces bi- et quatridimensionnels, mais la notion même d'extension nous semble irréductible à celle d'intensité à moins de considérer celle-ci comme une « exigence d'étendue », ce qui pose un nouveau problème.

Dutoit invoque à l'appui de sa thèse la réduction mathématique de l'espace géométrique dans le symbolisme de l'algèbre ; « la courbe, écrit-il, est définie par les équations différentielles, lesquelles s'intègreront si possible en un type idéal » (p. 71). Sans doute la réduction analytique de l'espace est une exigence profonde de la pensée mathématique, mais le philosophe ne doit pas être la dupe de l'analyste ; une équation algébrique, transcendante ou différentielle, peut presque toujours revêtir une signification géométrique et spatiale mais à une condition toutefois, celle d'admettre *la convention fondamentale* d'un système de coordonnées ou de vecteurs définissant la correspondance de l'algèbre et de la géométrie ; à défaut de quoi les symboles de l'analyse n'ont aucune signification spatiale. Elles n'en prennent une qu'à la condition d'impliquer sous les symbo-

les analytiques une représentation de l'espace ; par conséquent l'espace n'est pas ramené à une sorte d'intensité mathématique comme le voudrait notre auteur.

Il est temps de conclure. Nous admettons avec Dutoit, que « tout dualisme accuse une infirmité, une insuffisance, un non encore compris » (p. 97) ; que le monisme demeure l'exigence profonde de la réflexion philosophique. Mais cette unité ne peut être conçue que comme un *idéal ;* il faut distinguer entre le fait et le droit, si l'on ne veut pas prendre ses aspirations pour des solutions effectives. Un seul procédé dialectique de réduction subsiste, celui auquel ont recouru les plus grands génies philosophiques, qui consiste à partir de l'idéal d'unité lui-même ; cet idéal d'unité réside dans le dynamisme de la pensée, car le seul fait irréductible qui soit à nos yeux est *l'activité même de la pensée.*

Subordonner une réduction philosophique des lois et des valeurs à un concept élaboré par les sciences quelles qu'elles soient, surtout par les sciences physiques aux dépens de la pensée, c'est retomber inévitablement dans des contradictions d'où l'on ne peut sortir, ou se condamner à l'inévitable sacrifice de l'esprit qui engendra la science.

JEAN DE LA HARPE.